

Par la voix des choses



Hyeonbin Lim

Ouverture : Le Seuil de la Perception

Pendant longtemps, je me suis sentie comme un être n'appartenant jamais pleinement à un seul endroit. Ni en Corée, ni en France, je ne me suis jamais trouvée au centre ; j'ai toujours demeurée, en quelque sorte, en marge.

Ce sentiment m'a peu à peu rendue plus petite, plus transparente, jusqu'à ce que je commence à me percevoir comme un « être invisible ». Toutefois, cette sensation ne relevait pas seulement d'un vacillement personnel ; elle m'a conduite à prendre conscience de la structure du regard sur lequel repose le monde.

Comme l'a souligné Edward Said, le monde n'est jamais une scène neutre. Il est bâti sur une dynamique du pouvoir qui organise certains êtres au centre, tandis que d'autres sont relégués au second plan. C'est au sein de cette structure que j'ai pu identifier plus clairement ma propre marginalité.

À partir de là, j'ai souhaité approfondir cette réflexion en projetant sur ma condition de marginale l'approche phénoménologique de Maurice Merleau-Ponty.

Dans *La Phénoménologie de la perception*, il écrit : « Le corps est notre moyen général d'avoir un monde. » (1945, p. 171)

Pour lui, l'être n'est pas un simple sujet observateur, mais un « être au monde » charnel. La transparence et la périphérie que j'ai ressenties ne sont nullement une absence d'existence, mais une manière singulière de percevoir, née du tissage de mon corps avec les choses. C'est là où la frontière entre sujet et objet s'efface que je comprends que les objets ne sont pas de simples outils, mais des parties de cette « chair du monde » qui complète ma perception.

Ainsi, j'en suis venue à superposer mon existence à ce qui passe inaperçu : les objets relégués à l'arrière-plan. Ce mémoire explore comment les personnages secondaires du monde construisent, à travers les objets, leur propre « demeure » : un ancrage sensible plutôt qu'une appartenance géographique.



Wilson, le Compagnon des Vagues

Le ciel est encore bleu aujourd'hui. Il l'était hier et avant-hier aussi. Les nuages qui flottaient autrefois rapidement dans le ciel semblent maintenant presque immobiles.

Peut-être j'ai atteint la terre ferme, ou peut-être je suis accroché à une structure rocheuse. Je ne me souviens pas depuis combien de temps je dérive sur la mer, passant mes journées à regarder le ciel. Au début, je pense que j'étais entre les mains de quelqu'un. Sûrement, il ne m'a

pas lâché exprès, n'est-ce pas ? Quelques jours avant d'atteindre cet état d'ennui, j'ai affronté une violente tempête.

De gigantesques vagues menaçaient de m'engloutir, me renversant encore et encore. Bien que je n'aie jamais coulé sous la surface, cette expérience m'a rempli de peur. Je ne savais pas où j'allais, me contentant de suivre le vent et les vagues. La mer est vaste, et moi, je suis petit et léger.

Comparée à cette tempête, la monotonie actuelle ressemble presque à une forme de repos. Je me suis réconforté avec cette pensée. Après plusieurs jours et nuits sans grand changement, de petits poissons ont commencé à se rassembler autour de moi. Ils sont entrés dans mes espaces creux, ont exploré ici et là, et ont finalement décidé d'y faire leur maison.

Étrangement, voir ces petites vies se rassembler autour de moi m'a procuré un étrange sentiment de réconfort. Je n'étais plus seul. Avant de m'en rendre compte, j'étais devenu une maison pour les poissons. Ils jouaient et se reposaient à l'intérieur, utilisant parfois mon espace comme un refuge sûr. J'avais même l'impression de les protéger. Même si je dérivais sans but, invisible et ignoré par le monde, au moins pour ces poissons, j'étais quelqu'un d'important.

« Ce genre de déchets pollue les océans ! »

Un jour, j'ai été poussé jusqu'à la côte, où des gens m'ont découvert. À leurs yeux, je n'étais rien de plus qu'un déchet abandonné. Un homme a essayé de s'approcher pour me ramasser, mais une vague m'a emporté à nouveau. Il n'a pas cherché à entrer dans l'eau pour me récupérer. Pendant un instant, je me suis demandé si m'éloigner d'eux était une chance ou une malédiction. Après un long voyage éprouvant à travers les vents et les vagues, la mer m'a finalement conduit à une île.

Là, je n'entendais aucune voix humaine ; c'était totalement calme. Mais, comme moi, d'autres objets flottants s'étaient rassemblés : un sac plastique déchiré, une vieille bouteille en plastique, la carcasse d'un parapluie brisé, et moi. Cette nuit-là était exceptionnellement sereine. Le vent s'était calmé, et le ciel nocturne était rempli d'étoiles.



Sur le Sable Chaud

Je n'avais encore jamais foulé la glace.
Dans l'obscurité, j'attendais ce jour où je glisserais
avec grâce sur la piste, tel un rêve suspendu.
Mais le destin se montra cruel.

Clic !

Ce fut l'instant le plus humiliant de ma courte
existence. Laissons un instant derrière nous cette
réalité atroce et envolons-nous dans l'imagi-
naire. Je m'imagine celle à qui j'étais destinée,

passionnée de patinage, me chaussant et glissant avec grâce sur la glace lisse. J'étais née pour de beaux spins et de sublimes sauts — jamais je n'aurais imaginé servir à arracher une dent cariée.

Quand on m'avait utilisée pour couper des vêtements, tailler du bois et mille autres besognes, je ne faisais encore que me plaindre de mon triste sort. Mais m'employer à extraire des dents ! Quelle honte plus grande pouvait-il y avoir ? Les autres, sortis de la même usine que moi, doivent sans doute exhiber fièrement leurs lames parfaitement affûtées auprès de nouveaux propriétaires...

Pourquoi ai-je, moi seule, été abandonnée sur cette île misérable ? Je ne cessais d'y réfléchir, encore et encore.

J'étais toujours une patineuse, et pourtant je ne glissais plus sur la glace. Au lieu de la froideur de l'arène, c'était le sable rugueux et le vent salé de la mer qui me rongeaient, me couvrant de rouille. Ma lame autrefois acérée se hérissait maintenant en éclats irréguliers comme des coquillages brisés, et ma surface brillante se teintait de jaune, lavée par le sel et le soleil.

Pourtant, je continuais à rêver, faiblement.
Une patinoire enneigée, des projecteurs scintillants, le souffle retenu des spectateurs...
Et mon propriétaire, chaussée de moi, exécutant

des sauts et des pirouettes légers comme l'air. Cette vision était le seul carburant qui me permettait de tenir sur cette île isolée. Mais en rouvrant les yeux, ce n'étaient toujours que du sable, du sel et des éclats de bois qui m'entouraient. Les profondes entailles sur ma lame, autrefois fine et précise, n'étaient plus la trace de l'élégance rêvée.

Vanguard, ma cabane



Je ne m'arrête pas.

La route est longue et le vent est froid. Mon corps en métal brillait autrefois, mais il est désormais marqué par le temps et recouvert de poussière. Chaque cahot sur le chemin fait résonner un bruit métallique. L'espace est étroit, mais lorsque l'obscurité tombe, il devient un refuge. À l'intérieur, la lumière filtre à travers les interstices, parfois accompagnée d'une musique douce qui se mêle à l'air.

Je passe d'innombrables panneaux, je traverse des étendues désertiques, je me perds un instant dans un coin de ville inconnue. Une fenêtre

s'ouvre, le vent s'engouffre. La route s'étire sans fin, le jour et la nuit se succèdent, les saisons changent. La poussière s'accumule, mon moteur reprend son souffle, mes roues avancent lentement. Une main effleure ma surface, tandis que le vent et la pluie laissent leurs marques.

J'arrive dans un campement. Je ne suis pas seul, d'autres tas de ferraille se rassemblent peu à peu. Nous, nomades de la route, faisons une pause ici. Un feu s'allume, des chaises sont installées, des histoires s'échangent. Les traces de pneus se superposent, la lumière faiblit, et ce lieu devient pour un instant notre refuge temporaire.

Des corps usés par le temps et les longues distances. Pour l'instant, chacun dépose son histoire et reste ici, en pause. Certains repartiront peut-être un jour vers l'inconnu, d'autres s'arrêteront ici pour de bon. Mais en cet instant, nous respirons tous sous le même ciel, posés sur la même terre, dans un calme partagé. Elle est assise parmi les autres, autour du feu. Les rires s'élèvent, une guitare résonne doucement sous le ciel nocturne.

Je me souviens du jour où elle a été invitée chez son ami. Une lumière chaude filtrait par la fenêtre, un lit moelleux l'attendait. Mais elle ne parvenait pas à dormir. Un espace propre et bien organisé

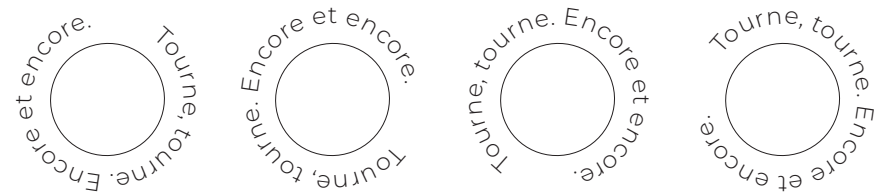
mais inconnu. À travers la vitre, elle m'apercevait dans l'obscurité. J'étais là.

Elle s'est levée en silence, a traversé l'air glacial de la nuit et s'est approchée de moi. Elle a entrouvert ma porte, puis s'est installée sur le siège familial. Mon moteur était éteint, mais je sentais sa chaleur. Enveloppée dans une vieille couverture, elle a laissé échapper un souffle apaisé avant de se recroqueviller.

Cette nuit encore, je suis devenu sa cabane.



Un Caddie plein de Rêves



Mes roues tournent ainsi aujourd'hui aussi. Chaque fois que quelqu'un me pousse, je trépigne de joie. Parfois, quand des enfants attrapent ma poignée et commencent à courir, mes roues crient « criii criii ! » comme si elles riaient très fort. Les enfants aussi rient à gorge déployée et courent encore plus vite.

Aujourd'hui, un énorme ours en peluche est dans mon ventre. Il se balance et tremble à l'intérieur de moi, mais il garde son sourire. Une couverture toute douce et un vieil oreiller sautillent aussi joyeusement dans mon panier. Je ne sais pas bien où nous allons, mais ce qui est sûr, c'est que nous sommes tous de très bonne humeur !

Une fois, j'ai transporté une grande bouteille de jus sur le bord de la route. Ce jour-là, le chemin était tout bosselé, et la bouteille menaçait sans cesse de tomber. Mais les enfants me poussaient si bien que le jus est resté sauf et sauf. Avec les enfants, j'ai l'impression de toujours partir à l'aventure. Grâce à moi, même une rue ordinaire devient un parc d'attractions.

Parfois, les enfants montent même sur moi. L'un d'eux a tendu les bras devant lui et crié « Décollage ! » comme un astronaute. Un autre m'a poussé de toutes ses forces, et je suis devenu une fusée filant dans le couloir. Dans ces moments-là, j'ai presque l'impression que je pourrais voler jusqu'au ciel.

Mes roues pleurent parfois aussi. C'est quand elles roulent trop violemment sur l'asphalte. Mais alors, les enfants me poussent doucement, comme pour me consoler, et tout va mieux.

Ces petits gestes de tendresse me rendent toujours heureux.

Au coucher du soleil, je reste tranquillement dehors. Quand tous les enfants sont rentrés chez eux et que l'ours en peluche et la couverture se sont endormis dans mon ventre, je repense à tout ce qui s'est passé dans la journée : les rires des enfants, les secousses de l'ours, même l'odeur sucrée du jus... je m'en souviens comme si c'était encore là.

Parfois, la nuit, le vent souffle et me fait un peu bouger. Je fais un petit bruit de ferraille et me réveille un instant, mais je n'ai pas peur. Car je sais qu'au matin, les enfants reviendront me chercher.

Peut-être que je ne suis qu'un vieux grand jouet. Mais j'adore courir encore et encore avec les enfants. Qu'est-ce que je vais transporter demain ? Quelle nouvelle aventure vais-je vivre ? Je fais tourner mes roues en y pensant. J'ai vraiment hâte !

Le miracle du Magic Castle



Moi, je dirais que...ummm je suis un manège. Oui, comme ceux qui tournent en rond dans les parcs d'attractions. Je ne suis pas un vrai carrousel, mais parfois, j'en ai l'impression. Peut-être à cause de mes murs peints de couleurs vives et joyeuses. Je ne bouge pas d'un pouce, mais les gens à l'intérieur de moi, eux, bougent sans cesse. Ils arrivent, ils repartent, ils restent un moment, puis s'en vont encore. Ça tourne, encore et encore.

Je vois des sacs tous les jours. Des valises usées, de grands sacs à dos, parfois juste quelques sacs plastiques. Certains portent beaucoup, d'autres presque rien. En regardant les bagages, j'ai

l'impression de deviner un bout de leur vie. Il n'y a pas que des vêtements ou des brosses à dents, mais aussi des photos, des lettres, de vieilles clés. Et parfois, au moment du départ, certains de ces objets sont laissés derrière. Je ne sais pas pourquoi on emporte certains souvenirs et qu'on en abandonne d'autres.

Les enfants courent toujours dans les couloirs en riant. Leur rire est un vrai bonheur. J'aime aussi les petites voitures ou les billes qu'ils laissent parfois. Quand je les vois, j'entends presque leurs éclats de rire résonner à nouveau.

Il y a aussi ceux qui pleurent doucement. La nuit, leurs sanglots glissent le long de mes murs. Le matin, les rires reviennent. Peut-être que les gens laissent ici un peu de leurs larmes ou de leurs rires avant de repartir. Moi, j'attends en silence que ces émotions s'envolent par les interstices de mes fenêtres.

Moi, je reste ici, immobile. Mais les gens qui passent par moi changent sans cesse. Même ceux qui reviennent ne sont jamais tout à fait les mêmes. Peut-être que chaque départ, chaque pause, change un peu ceux qui les vivent. C'est peut-être ça, le secret du manège. Tout change, un peu, sauf moi.



La Flottaison des Racines

Je me suis réveillé au bord de la rivière, baigné de lumière. L'extrémité de mon corps avait déjà pris racine dans l'eau et la terre.

Je me suis étendu lentement, porté par le courant. Là où l'eau me touchait, mes racines s'enfonçaient, et je grandissais sans cesse.

Petit à petit, plus large, plus loin.

Un jour, un petit poisson m'observa depuis l'eau et me demanda :

"Tu t'étends si facilement ici et là, mais où crois-tu habiter ? Où est ta patrie ?"

Pour la première fois, je fus déconcerté.

“Ma patrie ?”

Le poisson hésita, puis reprit :

“La rivière où je suis né commence là-haut et rejoint le grand fleuve. Et toi, sais-tu d’où tu viens ?”

Je secouai la tête. Je ne savais pas.

Je m’étais juste étendu partout où je pouvais atteindre.

“Je ne sais pas... J’ai simplement grandi. Est-ce qu’il faut forcément avoir une patrie ?”

Le poisson agita lentement ses nageoires.

“Peut-être... Moi, je me souviens toujours d’où je suis né. C’est mon point de départ.”

Je méditai sur ses paroles, en regardant les nombreux moi qui s’étendaient le long de mon corps. J’avais déjà atteint les berges, les marécages. Il y avait tant de moi, grandissant dans des endroits différents. Mais nous étions tous pareils. Des céleris d’eau au bord de la rivière.

“Et toi, tu crois que je vis où ?” demandai-je.

Le poisson réfléchit un instant, puis sourit :

“Tu es partout, et en même temps nulle part. Mais étrangement, là où tu pousses, l’endroit paraît toujours familier.

Parfois, en te regardant, j’oublie même où je suis.”

Et ces mots ne me déplaisaient pas.

Peut-être que je suis un être qui ne peut vivre en un seul endroit.

Une plante qui n’a jamais quitté, et qui pourtant est partout à la fois.

Comme le poisson a dit — partout, mais nulle part.

“Ce n’est pas grave, tu crois ?” demandai-je.

Le poisson sourit franchement :

“Non, au contraire. Chaque endroit que tu touches devient ta patrie.”

Doucement, j’ai étendu mon corps sur l’eau.

Peut-être que j’avais déjà pris racine partout où j’avais touché, et que cela suffisait.



L'Espace des Vies Passagères

« Les mâles vont dans le panier bleu, les femelles dans le blanc.»

Je suis bleu. Autrement dit, je suis le panier destiné aux mâles.

Ce que je vois, ce sont toujours des ombres tombant d'en haut, et des mouvements qui remplissent mon intérieur. Je n'ai pas besoin de savoir où disparaissent tous ces mouvements. Je ne conserve pas les résultats. Je ne suis qu'un espace qui contient ce qui passe, avant de le laisser partir.

Je suis rempli, vidé, puis à nouveau rempli. La chaleur que les poussins laissent en moi disparaît vite, et leurs cris sont recouverts par ceux du

et
de
la
fumée

groupe suivant. Les poussins qui passent dans mon corps piaillent sans relâche, jusqu'à ce qu'un silence soudain les remplace.

Un poussin mâle n'a aucune utilité. Il n'a pas bon goût, et il ne pond pas d'œufs. Ce n'est pas moi qui décide de son usage, ni même la main qui me saisit. Eux aussi ne font que suivre une règle établie, une logique de tri par l'utilité. Moi, je ne suis qu'une fonction définie par une couleur. Je suis bleu, et cela suffit à me donner un rôle.

s'élève
de
la
cheminée.

J'existe pour contenir, et contenir signifie inévitablement être vidé. Le fond de mon corps se couvre de marques : des traces de griffes, des taches d'excréments, des zones usées. Ce n'est pas parce qu'on vide quelque chose que les traces s'effacent pour autant. Peu à peu, je me dégrade.

Et ainsi, mes journées se répètent, toujours semblables. Des vies innombrables sont passées en moi, mais aucune n'est restée longtemps. Je n'étais qu'un poids, un espace, une forme régulière.



Entre l'Oubli et la Liberté

Perdre ma place ne m'a jamais été étranger.
Des mains du propriétaire de la pension aux
siennes, puis vers un autre ailleurs.
J'ai toujours été une présence temporaire.
Prêté, emprunté, perdu, retrouvé. C'est peut-être
là le destin des parapluies.

« J'ai perdu le parapluie. »
dit-elle au propriétaire d'hébergement.
À ce moment-là, j'étais coincé entre deux rochers,
quelque part dans le quartier. A-t-elle menti pour
m'avoir, ou m'avait-elle vraiment oublié ?

Je ne pouvais pas le savoir. Le cœur des humains est plus difficile à prévoir que la météo. On croit qu'il va pleuvoir, et il fait beau. On croit qu'il va faire beau, et il pleut.

Je suis resté là un moment. Personne ne m'a cherché. Et j'ai pensé : peut-être que tous les objets traversent ce genre de moment. Un temps pour être sans maître, seuls. Enfin... elle n'était pas vraiment ma maîtresse, mais cela importe peu.

Même seul, je ne me sentais pas particulièrement abandonné. Au contraire, c'était apaisant. Un instant libre de toute obligation de protéger quelqu'un. Je frémissais légèrement à chaque coup de vent. Et j'aimais cette vibration. C'était comme danser. Une danse que personne ne voyait.

Perdre ma place ne m'est pas étranger. Et je sais qu'à chaque fois, une nouvelle place finit toujours par se présenter.



L'Encre des Mondes Possibles

Lorsque le moine m'a reçu en cadeau, je suis devenu un objet porteur d'intention. Un présent soigneusement choisi, un objet imprégné de gratitude. Le moine me louait ainsi : « Sans ce stylo, je ne pourrais ni écrire ni dessiner. »

J'aimais moi aussi la manière dont il me tenait. Ses mains étaient particulières. Polies par des années de pratique spirituelle, ses mains faisaient de moi un véritable pinceau. Je recopiais des sûtras, j'écrivais des poèmes, parfois même je dessinais. Chaque jour était une forme de méditation.

« Est-ce que vous pourriez me l'offrir ? »
avait demandé un visiteur venu de France. Le
moine hésita un instant, puis lui répondit de
revenir après qu'il aurait fini son dessin.
À quoi pensait-il pendant qu'il dessinait ? Allait-il
écrire et dessiner avec un autre stylo, une fois que
je ne serais plus là ?

Finalement, je suis devenu un nouveau cadeau.
Un présent porteur de la faveur du moine.
Commencer en étant reçu, finir en étant offert :
une forme de cycle.
Quand je suis passé entre les mains du visiteur, je
suis devenu un autre stylo-plume. Je n'allais plus
recopier de sûtras.

Peut-être écrirais-je des lettres, ou un journal
intime. Dans une autre langue, avec d'autres
pensées. Mais cela me convient aussi. Un objet
vit une vie différente selon la personne qui le
possède. Et peut-être, un jour, serai-je de nouveau
offert à quelqu'un d'autre.



Le Vert de la Vérité

Nous sommes des bouteilles de Soju.

Nous sommes vidées, puis remplies à nouveau, plusieurs fois. Même après le lavage à l'eau brûlante et aux brosses de l'atelier de nettoyage, tous les souvenirs ne disparaissent pas. Une nouvelle étiquette peut être collée, mais nous gardons toujours le même corps. Cinq ou six fois, le même corps accueille un autre alcool.

Il est difficile de distinguer à quel souvenir correspond quel moment. Cela pourrait être le restaurant de plage de l'été dernier, ou bien le restaurant d'hier soir. Les souvenirs s'empilent, couche après couche.

Nous attendons ensemble sur les tables, alignées. La première est ouverte, puis la deuxième. Ainsi, une à une, nous sommes vidées. Ce spectacle, nous l'avons vu tant de fois.

Les gens changent à travers nous. Leur voix monte, leurs rires se multiplient. Plus nous nous vidons, plus ils deviennent sincères. Nous avons vu ce même schéma se répéter bien des fois.

Certains ont besoin de nous trop souvent et beaucoup. D'autres s'inquiètent ou critiquent pour ces certains. « Des gens qui vivent noyés dans l'alcool », disent-ils. Nous nous souvenons de ces paroles. Même si l'étiquette change, même si l'on nous nettoie, ces souvenirs demeurent.

Il y a aussi parmi nous des bouteilles brisées sur le sable. Bousculées par des pieds, lavées par les vagues. Jamais recyclées, elles restent là. Mais avec le temps, réduites à la taille d'un grain de sable, elles pourront peut-être devenir une partie de la plage.

Nous sommes des médiatrices. Ce que les gens révèlent à travers nous était déjà en eux. Nous ne faisons qu'ouvrir cette porte. Et ce rôle ne change pas, même au fil de plusieurs vies.

Être vidées n'est pas une fin. C'est seulement un passage pour être de nouveau remplies. Nous sommes des bouteilles de Soju. Nous vivons une existence brève mais répétée.



Plus qu'un Mur

J'étais la treizième rangée, septième à partir de la gauche. Il y avait toujours quelqu'un à côté de moi. Nous étions collés ensemble. Même forme, même taille, même couleur de gris. Ainsi, nous étions longtemps le bâtiment de quelqu'un, le refuge de quelqu'un.

Des enfants s'asseyaient sur nous pour jouer, et quand il pleuvait, l'eau coulait le long du mur. Je connaissais parfaitement ma place. Sous moi, il y avait douze rangées, et seulement quelques-unes de plus suffisaient pour atteindre le plafond. Un jour, les gens ont commencé à nous démolir.

Nous
 nous sommes
 effondrés sans c e s s e.

 Nous sommes tombés un
 Par
 un,
 Perdant l'ordre dans lequel
 nous
 étion
 épi l é
 s.

Un jour, sous mes amis effondrés, un téléphone
 s'est mis à sonner. Le son entre les briques était
 faible, mais tout le monde l'a entendu. Les gens
 sont accourus, des mains se sont activées.

Certains ont déplacé mes amis sur le côté.
 Il était là. Ce n'était pas vraiment une vengeance
 contre l'effondrement. Mes amis avaient sim-
 plement perdu leur équilibre, et il n'avait tout
 simplement pas pu éviter notre chute.

Je ne soutiens plus rien. Je suis un morceau
 désorienté, posé au sol. Quand je ne suis plus un
 mur, que suis-je ? Un souvenir ? Un fragment ?
 Une possibilité de réutilisation ou simplement ce
 qui reste. Le temps a passé.

Le jour, la lumière du soleil s'étendait longuement
 ; la nuit, il n'y avait aucun son.
 Quelques oiseaux se sont arrêtés brièvement.
 Je suis là.
 Je me sentais plus petit qu'avant.
 Parfois, le vent passait sur ma surface.
 Cela semblait insignifiant, mais je m'en souvenais.
 Un jour, sous mes amis effondrés, un téléphone
 s'est mis à sonner. Le son entre les briques était
 faible, mais tout le monde l'a entendu. Les gens
 sont accourus, des mains se sont activées.

Dans le paysage disparu



Je suis un billet de 10 yuans.
Sur le recto, il y a un visage ; au verso, un paysage.
Les gens regardent le recto. Ils ne vérifient que
qui je suis et combien je vaudrais. Depuis longtemps,
je porte le même paysage sur mon dos.

Une falaise, une rivière, un bateau.

Cet endroit a réellement existé autrefois.
Aujourd'hui, il est sous l'eau. Quand ce paysage
a été gravé pour la première fois, les gens en
parlaient. Où se trouvait le village, quelle était la

hauteur de la falaise.

Certains avaient même navigué sur cette rivière.

Mais aujourd'hui, on n'entend plus ces récits.

Je suis rapidement inspecté, rapidement passé.

Je paie les repas, rends la monnaie, parfois couvre la moitié d'une course en taxi. Je passe toujours de main en main.

Le chiffre reste, mais le paysage est oublié et s'efface. L'encre s'use, les lignes s'estompent. Les mains qui m'ont longtemps tenu sentent l'huile, et les bords froissés ne se redressent plus. Personne ne regarde longtemps mon verso. Peu importe où c'était.

Il ne reste que le fait que cet endroit n'existe plus.

Je deviens de plus en plus vieux et mince.

Je serai bientôt remplacé. Et le paysage que je portais disparaîtra entièrement.

Quelqu'un dira peut-être :

Le dessin existe encore sur d'autres billets, dans les musées. Mais moi, je ne suis jamais allé dans un musée. J'ai toujours été dans les mains, dans les poches. Plus proche de disparaître. Je suis encore un billet. Je sers à transporter un peu de la vie des gens. Mais le monde que je contenais n'est plus. Je ne suis plus qu'un papier qui s'en souvient.

Épilogue : Un Monde Partagé

En conclusion, cette recherche a examiné comment un individu en marge peut établir un lien avec le monde à travers une coexistence avec les objets. Dans un monde perçu depuis la périphérie, les objets ne sont plus de simples instruments passifs, mais des entités dont le sens se redéfinit sans cesse à travers leurs trajectoires.

Comme le souligne Thierry Bonnot dans *L'Attachement aux choses* : « Les objets sont en mouvement, déconnectés de toute identité définitive [...] subissant et provoquant d'importantes mutations de valeur. » (2014, p. 135).

Cette approche permet de comprendre que l'identité — qu'elle soit humaine ou matérielle — n'est jamais une donnée figée, mais un processus en devenir.

Pour un sujet marginal, « s'ancrer » ne signifie pas s'approprier un espace par la force, mais s'insérer dans ce réseau de relations mouvantes où les objets possèdent leur propre épaisseur et leur propre histoire.

L'expérimentation littéraire menée ici visait à donner une voix aux objets qui, bien qu'éclipsés

par les grands discours dominants, constituent la trame silencieuse du monde. En reconnaissant aux choses leur propre droit à l'existence et au récit, nous rendons enfin possible la création d'un véritable lieu d'appartenance : un espace où l'individu n'est plus un étranger, mais un compagnon de route des objets avec lesquels il partage le monde.

Cinéma

BAKER, Sean (réal.), *The Florida Project*, États-Unis, June Pictures, 2017.

CHUNG, Lee Isaac (réal.), *Minari*, États-Unis, A24, 2020.

HONG, Sang-soo (réal.), *In Another Country*, Corée du Sud, Jeonwonsa Film, 2012.

JIA, Zhang-ke (réal.), *Still Life*, Chine, Xstream Pictures, 2006.

ZEMECKIS, Robert (réal.), *Cast Away*, États-Unis, 20th Century Fox, 2000.

ZHAO, Chloé (réal.), *Nomadland*, États-Unis, Searchlight Pictures, 2020.

Livre

BONNOT, Thierry, *L'Attachement aux choses*, Paris : CNRS Éditions, 2014.

MERLEAU-PONTY, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard, 1945.

MONTALBETTI, Christine, *La Conférence des objets*, Paris : P.O.L, 2019.

SAID, Edward W., *Orientalism*, Séoul : Kyobo, 2015.

Mémoire de fin d'étude
2025-2026

**Diplôme National Supérieur d'Expression
Plastique (DNSEP) option Art**

Presentée par
Hyeonbin Lim

Sous la direction du
Ross Louis

École Supérieure d'Art d'Avignon